

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être adressée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le télégramme national «La Coopération» n° 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

	Monnaie	Campes
Un mois.....	\$ 1,00	ou 1,20
Trois.....	\$ 3,00	ou 3,60
Six.....	\$ 5,50	ou 6,60
Un an.....	\$ 10,00	ou 12,00

Nombre de jour..... \$ 0,06
ancien..... \$ 0,10

Les abonnements partent du 1er, ou du 15 de chaque mois.

Une dépêche de M. Hanotaux

Monsieur le Ministre de France a reçu, mercredi soir vers huit heures, le télégramme suivant de S. E. monsieur Hanotaux, qu'il a bien voulu nous communiquer aussitôt avec sa bienveillance et sa bonne grâce habituelle, sûr, du reste, que nos compatriotes seraient heureux de connaître sans retard la parole officielle au sujet du détestable attentat de Longchamps. Nous regrettons bien vivement qu'il ne nous ait pas été possible de donner cette dépêche dans le numéro d'hier matin.

Elle est ainsi conçue: «Le Président de la République me charge de vous adresser, monsieur le ministre, ainsi qu'à la colonie française de Montevideo ses remerciements pour les sentiments que vous lui avez exprimés à l'occasion de l'acte infamant d'un fou qui désirait attirer l'attention sur lui».

Cette dépêche, on le voit, répond à celle que M. Bourcier Saint Chaffray avait envoyée lui-même à Paris, dès que la nouvelle de l'attentat lui parvint, et à laquelle, sûr des sentiments de nos compatriotes, il les avait spontanément associés. Nous ne pouvons ici que le féliciter et le remercier sincèrement d'être fait ainsi l'interprète éloquent de notre douleur et de notre indignation en présence du crime heureusement frustré que le télégraphe annonçait.

C'est avec plaisir, d'autre part, que nous apprenons, par la version officielle, que l'auteur de l'attentat est un malheureux insensé et non un monstre odieux et stupide, taillé sur le patron de Caserio, comme on avait pu le craindre au premier moment.

Nous avons toujours, hélas! des malades et des monstres parmi nous. Mais si les uns et les autres sont dangereux, on peut du moins soigner les premiers, les guérir souvent, les rendre inoffensifs.

L'attentat de Longchamps, même sans résultats fâcheux, aura eu ce résultat heureux de réchauffer la sainte horreur qu'inspire à tous les honnêtes gens la fureur anarchiste.

Ainsi qu'au lendemain du crime de Lyon un tolle général s'est fait entendre contre l'auteur de l'attentat, un même anathème a retenti contre les doctrines qu'on pouvait supposer l'avoir inspiré.

Cette protestation unanime est consolante. Elle prouve clairement que, quoi qu'on fasse, la propagande scélérates des auteurs d'anarchisme ne saurait recruter chez un peuple éclairé et loyal qu'un nombre toujours plus restreint de prosélytes.

L'anarchisme philosophique des Tolstoï est trop nébuleux; l'anarchisme pratique des Ravachol, des Vailant et des Henry, trop barbare et trop bête.

Ce n'est pas par la violence que les droits méconnus ou sacrifiés pourront reconquérir leur empire dans une démocratie civilisée, où la volonté des majorités est devenue souveraine.

Aux minorités impatientes et aux solitaires orgueilleux qui rêvent d'une révolution, chaque jour recommandée pour imposer des réformes dont ils n'ont point su prouver encore la nécessité aux masses électorales, les populations honnêtes et judicieuses

opposent toujours une résistance absolue. Ajoutons qu'un peuple vaillant se laisse volontiers convaincre quand on lui parle au nom du droit, de la justice et de la raison, mais jamais terrifier par des lâchetés armées de dynamite, de poignards ou de revolvers.

De nouveaux attentats ne pourraient avoir pour résultat que de rendre plus manifeste pour tous la nécessité de traiter en fautes les anthropoïdes qui jettent le gant à la civilisation et affirment la prétention d'asseoir sur des ruines et des cadavres l'immédiat triomphe de leurs chimères et de leurs convoitises.

Le développement de l'industrie et du commerce allemand

Le commerce allemand d'exportation se développe de plus en plus comme les dernières statistiques le montrent. Tandis qu'en 1892 les exportations, pendant les mois de janvier et de février, ne montaient qu'à 54 millions de quintaux anglais, en 1893 à 56 millions, en 1894 à 67 millions, et en 1895 à 71 millions, elles ont atteint, en janvier et février dernier, pour la première fois, un total de 100 millions de quintaux anglais. Malheureusement, toutes les statistiques commerciales allemandes sont basées sur le poids et non sur la valeur ce qui rend difficile la comparaison avec le commerce anglais.

Néanmoins, un coup d'œil sur ces chiffres amène à constater que le commerce allemand d'exportation, aussi bien que celui d'importation, ont considérablement augmenté pendant les cinq dernières années. Les rapports des compagnies industrielles récemment publiés établissent l'augmentation du chiffre, de la production et des bénéfices réalisés pendant la dernière année industrielle et commerciale dans toute l'Allemagne, accroissement qui continue et sera encore plus important cette année.

Pour les industries des mines, des métaux, du fer et de l'acier, la demande dépasse considérablement l'offre. Plusieurs usines de constructions métalliques et des hauts fourneaux sont occupés et ont des carnets de commandes tellement remplis, qu'une grande extension devra leur être donnée et leur outillage perfectionné pour leur permettre d'exécuter les ordres dans les délais fixés. Dans ce but et aussi pour réduire le coût de la production, de grands établissements ont récemment dépensé des sommes énormes. Plusieurs d'entre eux ont introduit dans leurs ateliers un système complet de moteurs électriques abandonnant entièrement la vapeur.

Les aciéries de Rothe Erde, près d'Aix-la-Chapelle ont déclaré récemment la production de la deux millions tonnes d'acier Thomas, ce qui constitue la plus grande production de cet acier dans le monde.

Parmi les industries qui, en Allemagne donnent le plus de bénéfices, la filature du jute occupe une des premières places.

Des dividendes de 8 à 25 0/0 sont courants, sans compter des sommes énormes attribuées à l'amortissement et aux fonds de réserve, et partout

d'importants agrandissements sont à l'ordre du jour.

Il y a maintenant en Allemagne 90,000 broches et 4,800 métiers employés à l'industrie du jute, et le prochain semestre verra une augmentation de 22,000 broches avec le nombre de métiers correspondant.

Les machines nécessaires pour cette extension ont été commandées en Angleterre et, par conséquent, l'activité qui règne actuellement en Allemagne dans l'industrie du jute profite sensiblement aux constructeurs anglais.

L'accroissement dans la consommation du jute implique naturellement une augmentation correspondante des importations de ce textile de Calcutta, et, comme tous les renseignements et effets se rapportant aux chargements de jute passent actuellement par l'intermédiaire des banques anglaises et françaises dans l'Inde, des financiers et négociants allemands considèrent qu'une banque indoue-allemande, ayant son siège à Calcutta, avec des succursales à Bombay, Madras et Colombo, faciliterait le développement rapide du commerce allemand avec l'Inde.

Il y a des signes incontestables du croissant désir des fabricants et négociants allemands de devenir de plus en plus indépendants de Londres dans leurs relations avec les pays d'outre-mer et c'est une tendance que les hommes d'affaires anglais devraient chercher à arrêter par une action simultanée.

(British Trade Journal)

LES ADIEUX DE LORD DUFFERIN

Lord Dufferin, dans son discours à la chambre de commerce britannique de Paris, a fait ses adieux à son ambassade et à sa carrière diplomatique avec la bonne grâce virile d'un grand seigneur anglais formé à Eton puis à Oxford.

Nos lecteurs ont pu goûter, dans les extraits que nous avons publiés de son discours, ses heureuses trouvailles pour définir brièvement les rôles des diplomates modernes, ces «hommes aimables, au langage civil et aux manières douces», un rôle que lord Dufferin a montré singulièrement difficile, écarté de responsabilités, dans notre monde hériqué de baïonnettes; et le diplomate a voulu décocher, en passant, un trait à une faiblesse de notre époque, dont les allures sensationnelles de la presse doivent en grande partie répondre, quand il a dit: «En fait, grâce au télégraphe, le globe lui-même est devenu un simple paquet de nerfs; le plus petit désordre sur un point quelconque du système propage un tressaillement profond sur toute sa surface à sensibilité morbide».

Faisant un acte d'humilité, lord Dufferin a ajouté que ces hommes «aimables et doux» sont la seule et faible sauvegarde qu'on ait trouvée contre tant de périls; mais il a ajouté finement: «Après tout, il est prouvé qu'un fils très mince est un conducteur parfaitement efficace pour la foudre».

Aucun «fil conducteur», pour donner un passage paisible à l'électricité qui a semblé parfois s'accumuler entre la France et l'Angleterre, ne pouvait

être plus efficace et plus sympathique que la diplomatie de lord Dufferin. L'ambassadeur qui va nous quitter a eu raison d'envisager avec la conscience tranquille les résultats de sa mission.

Il a pu parler avec satisfaction de la solution qui est intervenue dans la question siamoise, et nous sommes heureux de voir qu'il apprécie, au moment de partir, qu'on peut raisonnablement espérer que les difficultés de la délimitation des sphères françaises et anglaises sur la branche descendante du Niger ne tarderont pas à être heureusement tranchées. Il semble que l'ambassadeur ait un peu exagéré en parlant de la question siamoise comme de la plus formidable qui se posait entre l'Angleterre et la France.

Mais il en est une autre, à laquelle paraît devoir revenir ce titre, dont il n'est pas précisément aisé à un diplomate anglais de parler, et toute la carrière de lord Dufferin permet de croire qu'il lui en aurait coûté, au moment de partir, de s'étendre sur une cause permanente de désaccord entre la France et l'Angleterre.

Sa sympathie pour la France existe, en effet, ailleurs que dans de courtoises paroles. Il ne faut pas voir dans les paroles de regrets qu'il adresse à Paris, «la Mecque des arts» un simple renouvellement heureux d'une formule de rigueur. Pendant qu'il était gouverneur du Canada, il exprima non seulement devant des assemblées françaises, mais même devant des Anglais, des opinions sur la civilisation française, opinions qui témoignent de son goût pour la France.

Lord Dufferin a déclaré, d'ailleurs, qu'il ne comprenait pas un diplomate dont les sympathies ne seraient pas assez larges pour lui permettre d'avoir de l'attachement pour le pays où il est envoyé. Celles dont il a toujours fait preuve et sa haute courtoisie le feront regretter en France, et l'on n'y a pas pris pour une pure métaphore cette phrase: «Mais combien je me lamente d'être arraché à l'au milieu de vous, les racines sanglantes».

UNE VISITE A RAINILAIRIVONY

Ancien Ministre de Madagascar

Alger, juin 1896

Ce n'est point sans difficulté que j'ai pu arriver jusqu'à l'ancien premier ministre de Madagascar. J'ai lu, dans certains journaux, des interviews qu'on lui attribuait lors de son débarquement à Marseille; mais, après lui avoir rendu visite dans la villa de Mustapha-Supérieur, où il est interné, je suis obligé de douter de ses prétendues conversations.

Pendant une quinzaine de jours, j'ai pu l'apercevoir se promenant, vieilli et cassé, appuyé sur le bras d'un domestique ou de son petit-fils, dans le jardin de la villa. J'étais, en effet, dans l'hôtel à côté, et nous n'étions séparés que par une simple petite haie de romarin. Or, cet hôtel est exclusivement habité et fréquenté par des anglais, et les domestiques eux-mêmes sont Suisses ou Allemands.

Si on a voulu soustraire l'ancien ministre malgache aux conseils et aux visites de nos excellents ennemis les

Anglais, il faut avouer qu'on a bien imprudemment choisi sa résidence.

On fait, il est vrai bonne garde autour de lui actuellement, mais cette surveillance s'amollira avec le temps, et les pasteurs protestants anglais, auxquels on a refusé la permission de voir Rainilairivony, pourront alors se passer de cette autorisation officielle, en enjambant tout simplement la haie de romarin qui sépare la villa des Fleurs du nid d'Anglais insupportables qui est à côté.

Donc, ce n'est qu'après de multiples télégrammes officiels échangés entre Alger et Paris que j'ai enfin pu me rendre auprès de l'ancien conseiller de la reine de Madagascar. Le capitaine Droque, spécialement chargé de la surveillance et de la personne de Rainilairivony, est venu me prendre et m'a aussitôt conduit à Mustapha-Supérieur.

—Vous verrez, me dit-il par avance, un autre homme que celui qu'on dépeint dans les journaux.

Lorsque nous nous présentâmes à la villa des Fleurs, l'ancien ministre était en train de déjeuner. Néanmoins, on l'avertit de notre visite, et mon aimable accompagnateur n'est pas sans éprouver quelque inquiétude sur un refus possible de Rainilairivony de nous recevoir.

Ce jour, me dit-il, il n'a voulu voir personne jusqu'à ce qu'il ait pu se débarrasser de ses photographes qui ont désiré le mettre devant leur objectif, et il n'est sorti que pour aller au palais de Mustapha faire visite à M. Cambon, le lendemain de son arrivée. Pour éviter le refus, nous avions donc commencé à monter l'escalier, lorsque Rainilairivony, interrompant son repas, est descendu pour me recevoir.

On ne saurait dépeindre le tableau, tellement c'était original et en même temps bizarre. Ce vieillard cassé, voûté, s'avançant à petits pas mal assurés, souriant d'un sourire bon qui laissait apercevoir des dents très blanches sous une moustache blanche tranchant sur le noir bronzé du visage, les yeux vifs, perçants, intelligents, donnant à cette physionomie un aspect de crainte et de déférence pour ceux qu'il recevait. Ah! je ne sais ce que cet homme était il y a un an; mais, aujourd'hui, il ne doit plus être que l'ombre de lui-même.

Un interprète malgache, ancien élève de la Mission des jésuites de Tamatave, et son petit-fils marchaient à côté de lui et le soutenaient.

Après m'avoir serré la main et m'avoir fait asseoir à côté de lui, Rainilairivony a prié l'interprète de me demander l'objet de ma visite et m'a dit qu'il était d'autant plus heureux de causer avec moi, qu'il était informé que cette entrevue était autorisée par le gouvernement. Il était très satisfait des soins dont il était entouré depuis son arrivée en Algérie; il se trouvait très bien dans cette villa, et il ne pouvait que remercier le gouvernement français des égards et des soins qu'on avait pour lui.

Je lui questionnai aussitôt sur ce que l'on pouvait entreprendre à Madagascar au point de vue agricole. Puis, qu'il voyait lui-même ce que la France avait fait en Algérie; puis, sans même sortir de sa villa, il apercevait les coteaux cultivés du Sahel et les merveilleux jardins de Mustapha, il pouvait me dire si les terres de Madagascar

gascars se prêteraient aux mêmes entreprises agricoles.

Rainilairivony m'a répondu que Madagascar était un pays fertile, qu'on pourrait y faire ce qu'on a réussi si bien en Algérie... pourvu qu'on eût des travailleurs.

—Est-ce sur le plateau de l'Emyrne seulement, ou bien dans toute l'île qu'on pourra entreprendre des exploitations agricoles? ai-je insisté.

—Toutes les terres de l'île sont fertiles, m'a-t-il répondu, du moment qu'elles seront travaillées, mais il faudra avoir des hommes.

—Est-il exact, ai-je interrogé, que si l'esclavage était supprimé, il deviendrait difficile de trouver des travailleurs, aussi bien pour les travaux agricoles que pour l'exploitation des mines et des forêts?

L'ex-ministre m'a répondu que, depuis qu'il était parti de l'île, il ne savait plus ce qui se passait, ni quelle était l'organisation du pays; il lui était donc impossible de donner son avis. Et l'interprète me dit alors:

—Il ne va plus être possible de continuer la conversation, car le ministre perd la mémoire; il me parle, en ce moment, de choses absolument différentes des questions que vous lui posez. Il se croit toujours à Madagascar, il commence à divaguer. Cependant, il va un peu mieux; car, ces jours derniers, il n'aurait pas pu répondre à une seule de vos questions. Le voyage, après la détention qu'il a dû subir à Madagascar, son arrivée à Marseille, où il a été confié à la surveillance des gendarmes, et, enfin, son débarquement à Alger, où il est descendu du bateau en présence de plus de dix mille personnes qui se pressaient sur les quais et sur le boulevard, tout cela a produit un coup terrible sur son cerveau. A chaque émotion nouvelle, il supposait qu'on allait le tuer. Il n'est donc pas surprenant que son système nerveux en ait éprouvé un ébranlement tel que son intelligence en soit atteinte.

—C'est tellement exact, me dit le capitaine Droque, que, lorsqu'il descendit du bateau, il eut instinctivement un moment de recul en présence de cette foule bruyante, et il n'eût pas pu quitter l'escalier du «Duc-de-Bragance», qu'il saisis fébrilement le bras du capitaine Reibell comme pour réclamer sa protection. Ce tremblement fébrile ne l'abandonna que lorsqu'il fut arrivé ici.

Rainilairivony me présenta, avant de le quitter, son petit-fils Rainilifera, et me fit dire par l'interprète qu'il devait partir pour Paris cette semaine, où il séjournerait quelque temps avant de retourner à Madagascar.

Celui-ci est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, très fort et d'aspect très intelligent. Vêtu à l'euro-péenne, même avec élégance, il tranchait, par son costume correct, avec l'habillement bizarre dont était revêtu son grand-père.

Lorsque Rainilairivony débarqua, il portait le costume européen, et, par la coupe de ses habits, on pouvait reconnaître que son pantalon gris-bleu et sa redingote sortaient de l'atelier de l'un de nos meilleurs faiseurs de Paris. Lorsque je l'ai surpris à l'arrivée de son déjeuner, il était vêtu d'un costume assez exotique. Une longue tunique de soie et laine blanche, rayée de jaune, était serrée autour de la taille. Par-dessus, un pagno de laine rayé blanc et rouge couvrait tout le corps.

selon des nécessités que lui seul connaît.

Et dans cette fièvre intarissable de confidences dont la crise le brûlait, il raconta comment monsieur Nani avait sûrement travaillé au divorce de Benedetta. Les jésuites ont toujours eu, malgré leur esprit de conciliation, une attitude irréconciliable à l'égard de l'Italie, soit qu'ils ne désespèrent pas de reconquérir Rome, soit qu'ils attendent l'heure de traiter avec le vainqueur véritable. Aussi, familier de donna Serafina depuis longtemps, Nani avait-il aidé celle-ci à reprendre sa nièce, à précipiter la rupture avec Prada, dès que Benedetta eut perdu sa mère. C'était lui qui, pour évincer l'abbé Pisoni, le curé patriote le confesseur de la jeune fille, qu'on accusait d'avoir fait le mariage, avait poussé cette dernière à prendre le même directeur que sa tante, le père jésuite Lorenza, un bel homme aux yeux clairs et bienveillants, dont la confessionnal était assiégué, à la chapelle du Collège Germanique. Et il semblait certain que cette manœuvre avait décidé de toute l'aventure, ce qu'un curé venait de faire pour l'Italie, un père allait le défaire pour l'Italie.

(A suivre)

ROME

Tout est là, ils déclarent qu'il est avec le ciel des arrangements, ils se plient aux mœurs, aux préjugés, aux vices même, ils sont souriants, conciliants, sans nul rigorisme, d'une diplomatie aimable, prête à tourner les pires abominations à la grande gloire de Dieu. C'est leur cri de ralliement, et leur morale en découle, cette morale dont on fait le crime, que tous les moyens sont bons pour atteindre le but, quand le but est les intérêts de Dieu même, représentés par ceux de son Eglise. Aussi quel succès foudroyant! Ils pullulent, ils ne tardent pas à couvrir la terre, à être partout les maîtres incontestés. Ils connaissent les rois, ils acquièrent d'immenses richesses, ils ont une force d'envahissement si victorieuse, qu'ils ne peuvent mettre le pied dans un pays, si humblement qu'on se soit, sans le posséder bientôt. Ames, corps, pouvoir, fortune. Sur tout ils fondent des écoles ils sont des pénétrateurs de cerveau incomparables car ils ont compris que l'autorité appartient toujours à demain, aux générations qui poussent et dont il faut rester maîtres, si l'on veut régner éternellement. Leur puissance est telle, basée sur la nécessité d'une

transaction avec le pape, qu'au lendemain du concile de Trente, ils transfèrent l'esprit du catholicisme, le prêtre et le soldat indissolubles de la Paupauté, qui vit d'eux, et pour eux. Depuis lors Rome est à eux. Rome où le jute général a si longtemps commandé d'où sont partis si longtemps les mots d'ordre de cette tactique obscure et géniale, aveuglement suivie par leur innombrable armée, dont la savante organisation couvre le globe d'un réseau de fer, sous le velours des mains douces, expertes au maniement de la pauvre humanité souffrante. Mais le prodige, en tout cela, était encore la stupéfiante vitalité des jésuites, sans cesse traqués, condamnés, exécutés, et debout quand même. Dès que leur puissance s'affirme, leur impopularité commence, peu à peu universelle.

C'est une haine d'exécution qui monte contre eux, des accusations abominables, des procès scandaleux où ils apparaissent comme des corrupteurs et des malfaiteurs. Pascal les voue au mépris public, des parlements condamnent leurs livres au feu, des universités frappent leur morale et leur enseignement, ainsi que des poisons. Ils s'effondrent dans chaque royaume de tels troubles, de telles luttes, que la persécution s'organise et qu'on les chasse bientôt de partout. Pendant plus d'un siècle, ils sont errants, expulsés, puis rappelés, passant et repassant les frontières, sortant d'un pays au milieu des cris de haine, pour

revenir dès que l'apaisement s'est fait. Enfin, supprimés par un pape, désastre suprême, mais rétablis, par un autre, ils sont depuis cette époque à peu près tolérés. Et, dans le diplomatie effacement, l'ombre volontaire où ils ont la prudence de vivre, ils ne sont pas moins triomphants, l'air tranquille et certain de la victoire, en soldats qui ont pour jamais conquis la terre.

Pierre savait qu'aujourd'hui, à ne voir que l'apparence des choses, ils semblaient dépossédés de Rome. Ils ne déserviraient plus le Gesù, ils ne dirigeaient plus le Collège Romain, où ils avaient façonné tant d'âmes; et, sans maison à eux, réduits à l'hospitalité étrangère, ils s'étaient réfugiés modestement au Collège Germanique, dans lequel se trouvait une petite chapelle.

Là, ils professaient, ils confessaient encore, mais sans éclat, sans les splendeurs dévotés du Gesù, sans les succès éclatants du Collège Romain. Et fallait-il le croire, dès lors, à une habileté souveraine, à cette ruse de disparaitre pour rester les maîtres secrets et tout-puissants, la volonté cachée qui dirige tout?

On disait bien que la proclamation de l'Infaillibilité, du pape était leur œuvre, mais sans éclat, sans les succès dévotés du Gesù, sans les succès éclatants du Collège Romain. Et fallait-il le croire, dès lors, à une habileté souveraine, à cette ruse de disparaitre pour rester les maîtres secrets et tout-puissants, la volonté cachée qui dirige tout?

peut-être vrai, cette souveraineté occulte que racontait don Vigilio dans un frisson de mystère, cette main mise sur le gouvernement de l'Eglise, cette royauté ignorée et totale au Vatican.

Un sourd rapprochement s'était fait dans l'esprit de Pierre, et il demanda tout d'un coup.

—Monsieur Nani est donc jésuite?

Ce nom parut rendre don Vigilio à toute sa passion inquiète. Il eut un geste tremblant de la main.

—Lui, oh! lui est bien trop fort, bien trop adroit, pour avoir pris la robe. Mais il sort de ce Collège Romain où sa génération a été formée, il y a eu ce génie des jésuites qui s'adaptait si exactement à son propre génie.

S'il a compris le danger de se marquer d'une livrée impopulaire et gênante, voulant être libre, il n'en est pas moins jésuite, oh! jésuite, dans le chair, dans les os, dans l'âme, et supérieurement. Il a l'évidente conviction que l'Eglise ne peut triompher qu'en se servant des passions des hommes, et avec cela il l'aime très sincèrement, il est très pieux au fond, très bon prêtre, servant Dieu sans faiblesse pour l'absolu pouvoir qu'il donne à ses ministres. En outre, si charmant, incapable d'une brutalité ni d'une faute, servi par la lignée de nobles Vénitiens qu'il a derrière lui, instruit profondément par la connaissance du monde auquel il s'est beau-

coup mêlé, à Vienne, à Paris, dans les nonciatures, s'occupant de tout, connaissant tout, grâce aux délicates fonctions qu'il occupe ici depuis dix ans, comme assesseur du Saint-Office... Oh! une telle puissance, non pas jésuite sur un trône, mais le chef sans un uniforme qui le déguise, la tête, le cerveau!

Ceci rendit Pierre sérieux, car il ne s'agissait plus des hommes cachés dans les murs, des sombres complots d'une secte romantique. Si son scepticisme répugnait à ces contes, il admettait très bien qu'une morale opportuniste, comme celles des jésuites, née des besoins de la lutte pour la vie, se fût enroulée et prédominée dans l'Eglise entière.

Même les jésuites pouvaient disparaître, leur esprit leur survivrait, puisqu'il était l'arme de combat, l'espoir de victoire, la seule tactique qui pouvait remettre les peuples sous la domination de Rome. Et la lutte restait, en réalité, dans cette tentative d'accommodement qui se poursuivait, entre la religion et le siècle. Dès lors, il comprenait que les hommes, comme monsieur Nani, pouvaient prendre une importance énorme, décisive.

—Ah! si vous saviez, si vous saviez continua don Vigilio, il est partout, il a la main dans tout. Tenez! pas une affaire ne s'est passée ici, chez les Boccanora, sans que je l'aie trouvé au fond, brouillant et débrouillant les fils

